

Irina Adomnic i, *Amours de contrebande*, Ed. L'Harmattan, 2015, 214 p., ISBN : 978-2-343-07336-1

Marina MURE ANU IONESCU²⁴⁹

Amours de contrebande est, selon l'indication sous le titre sur la couverture un Roman. Muni de cette clé de lecture, on entre dès les premières pages, dans une substance scripturale énigmatique, envoûtante qui vous enveloppe et vous entraîne sur des chemins trompeurs, labyrinthiques qui, apparemment, ne mènent nulle part. En réalité, nous nous trouvons devant une construction savante et fortement élaborée qui ne se laisse découvrir que par une lecture insistante et perçante.

Si c'est un « roman » c'est un roman atypique, difficile à situer dans une classe générique. Structurellement, le livre est formé de trois parties (nouvelles ?), sans lien thématique apparent : *Le Fossoyeur du Danube*, *Pas de Deux*, *L'île de L'âme*.

L'auteure, Irina Adomnic i, originaire de la i, fait des études de lettres (français) à l'Université de Bucarest. Peu après la fin des études, elle quitte la Roumanie et s'exile à Paris où elle recommence des études de psychologie cette fois-ci, qui s'achèvent par deux thèses de doctorats, portant sur le fonctionnement psychique d'adolescents ayant développé des maladies somatiques. Elle publie de nombreux articles et études dans le domaine, enseigne à l'Institut de Psychosomatique de Paris et des universités parisiennes et pratique en tant que psychanalyste. Son ouvrage *Corps malade et adolescence*, Editions In Press, 2004, lui vaut le Prix « Pierre Mâle ». Membre de la Société Psychanalytique de Paris, proche collaboratrice de Julia Kristeva et de son équipe, Irina Adomnic i développe une constante activité de recherche de haut niveau.

Amours de contrebande apparaît donc comme une sorte de parenthèse et d'écart dans son parcours. Rien ne l'annonçait apparemment. Son écriture n'a pourtant rien des tâtonnements d'une débutante. Au

²⁴⁹ Université « Alexandru Ioan Cuza », la i, Roumanie.

contraire, la lecture nous révèle une écrivaine mûre, maîtrisant parfaitement les stratégies scripturales et surtout éperdument amoureuse de la langue française. Si les informations biographiques sur Irina Adomnic i nous manquaient, on aurait du mal à croire que l'auteure n'est pas une native de langue française. N'est-ce pas déjà une forme de « contrebande » ? Elle s'est lovée dans cette langue, selon « l'éphémère loi du plaisir » qui lui provoque de « mystérieuses nostalgies » (p. 11) pour reprendre ses propres mots de la première page du texte. Comment ne pas percevoir le/la psychanalyste derrière l'écrivain/e ? Et c'est l'un des grands atouts de ce livre. Cette belle prose poético-fictionnelle est infiltrée d'un bout à l'autre par une fine analyse qui dissèque tout jusqu'à la racine la plus secrète mais ne dérape jamais vers une scientificité pédante ou trop visible. Le plaisir de la lecture reste intact dans un balancement tout à fait proustien du rythme de la phrase et le charme des mots soigneusement choisis et savamment agencés.

Le roman (appelons-le ainsi) est difficile à encadrer, comme il est difficile à raconter. Normalement, on devrait le situer dans « cet ensemble hybride et complexe que l'on hésite à nommer définitivement : littérature roumaine francophone, littérature francophone roumaine, littérature roumaine d'expression française, littérature française d'origine roumaine, littérature française de l'exil roumain... ? »²⁵⁰. Jean-Pierre Longre y voit une « condition douteuse » et problématique de ces « écrivains soi-disant roumains d'expression soi-disant française »²⁵¹.

Comme on peut le constater, une longue série d'hésitations. Qui ne s'appliquent pas à Irina Adomnic i. On ne saurait à l'intégrer à la longue liste d' « écrivains roumains d'expression française » que l'on cite d'habitude, de Vintil Horia à Oana Orlea et Marius Daniel Popescu par exemple. Elle est un cas singulier. Roumaine de naissance, elle devient Française au moment où elle écrit. Même la fameuse perspective narrative, la façon dont la « réalité » roumaine transparaît dans l'écriture n'est pas roumaine. Il y a une distance entre la voix qui raconte et les choses racontées. C'est un choix esthétique d'écarter le « sentiment », en faveur du style. Dans un registre flaubertien, on pourrait dire que c'est « un livre sur rien » qui ne se tient que par la force de son style. En effet, *Amours de contrebande* est inenarrable. Une sorte de circularité mystérieuse nous fait passer et re passer par des articulations

²⁵⁰ Jean-Pierre Longre, *Une belle voyageuse. Regard sur la littérature française d'origine roumaine*, Editions Calliopées, 2013, p. 26-27.

²⁵¹ *Ibidem*, p. 27

textuelles minutieusement étudiés, autant de secrets à déchiffrer. Un exemple : incipit et clausule de la séquence médiane du roman, Pas de Deux :

... la souffrance, cette souffrance longue et tranquille cachée si profondément dans les tréfonds de l'être, qu'on en devine à peine l'existence... (p. 65)

Et la même phrase, mais entre guillemets cette fois-ci (pourquoi ?) en fin de séquence, p: 138.

Dans cette ivresse stylistique, il y a pourtant des relais narratifs, des récurrences, des „fils rouges” qui assurent la cohérence de l'ensemble. Tout un univers à la fois tragique, terrifiant et exubérant, essentiellement entropique se construit au fil des pages, un univers où des hommes et des femmes bien vivants s'aiment, se haïssent, meurent , souffrent ou jouissent pleinement de la vie. L'élément organisateur, le personnage principal, pourrait-on dire, c'est le Danube, non pas le beau Danube Bleu d'un air nonchalant bien connu sur les rives viennoises mais un Danube contorsionné, énigmatique, renfermant des secrets parfois sinistres :

-Il se passe des choses étranges dans cette région. C'est peut-être à cause du Danube, qui sait ? Le magnétisme de ses rives joue constamment avec le temps. Le contracte, le dilate, lui fait rebrousser chemin, puis le relance à nouveau en avant. Je ne sais si vous pouvez comprendre, ni comment vous l'expliquer. Lorsque les premiers corps sont arrivés, j'avais besoin d'un nom pour les enterrer. Lorsque j'ai compris que tous ces jeunes gens n'avaient pas pu aller là où ils voulaient, j'ai décidé d'appeler cet endroit, où ils se reposeraient pour l'éternité, Entropia.(p.19)

Celui qui parle est un certain Basile, le Fossoyeur, « gardien solitaire d'un cimetière secret », « surpris d'être toujours en vie » (p. 18), en fait un ancien professeur d'université, un scientifique chevronné, écrasé, anéanti, comme tant d'autres par l'arrivée des communistes au pouvoir :

Beaucoup de ses collègues n'avaient pas survécu à l'arbitrage idéologique de leurs axiomes, que les nouveaux maîtres du pays traitaient comme s'il s'agissait d'objets d'étude politiques.(p.18)

La tâche de Basile est de ramasser les corps sans vie que le Danube charrie et de les enterrer de nuit. Et, surtout, de garder le secret. Très rarement, des êtres vivants s'égarent par là, un journaliste étranger, un diplomate... On

reconnait les déchirures épisodiques et suicidaires du régime totalitaire sans faille

Le communisme et ses méfaits – un communisme à la roumaine, balkanique, où tous est possible - est une présence constante dans le livre, une présence insidieuse, jamais criarde mais implacable, incontournable par la rigidité des contraintes ineptes :

-Cessez donc de m'interrompre sans arrêt ! Vous ne semblez pas réaliser toute la portée de ce débat. Nous vous offrons la chance extraordinaire de faire l'histoire de demain et vous êtes encore en train d'hésiter en vous posant des questions ? Vous savez pourtant qu'il s'agit pour notre société nouvelle de trouver le moyen le plus efficace d'étouffer dans l'œuf, et la métaphore n'est pas des moindres, tout délit. Toute tentative personnelle de s'éloigner de la ligne de vie collective prescrite par le parti. Tâche on ne peut plus périlleuse var je vous demande alors qui saurait, mieux qu'une femme communiste, faire le ménage dans l'univers quotidien de l'homme ? Y mettre de l'ordre ? Enlever d'un adroit coup de chiffon la poussière d'une pensée, voire même pire d'un sentiment ? Traces de malencontreux hasards bourgeois, vestiges archaïques d'un monde individualiste et révolu ? D'autant que rien ne vaut une digestion marxiste et que le fumet progressiste d'un ragoût préparé par une femme versée dans la dialectique peut, suivant le contexte, entraîner des conséquences révolutionnaires ou politiques insoupçonnées. Voilà ce qu'il nous faudra démontrer. (p.94-95)

C'est un apparatchik qui tient un discours au journaliste français Florian Duverger dans la séquence Pas de Deux, venu en Roumanie faire un documentaire. Il comprend mal beaucoup de choses des « réalités » de ce pays étrange mais il comprend fort bien le mécanisme bien huilé du système :

Inutile d'esquisser la moindre intention de nier. Florian Duverger l'avait compris et enregistré. Ces gens-là étaient toujours au courant de tout, mieux que vous. Ils auraient même étaient capables de lui prouver qu'il n'était pas celui qu'il croyait. (p.92)

Ce sont les « scènes » et les réflexions de ce type qui parsèment le texte et qui font le délice de la lecture au point de faire passer au second plan la trame narrative. Pas de Deux devrait être une histoire d'amour qui pourrait se résumer par « retrouver Katarina ». Mais en fait ce qui est important c'est l'atmosphère douteuse qui envahit tout comme un brouillard épais, qui estompe et déforme tout.

Des pages mémorables sont consacrées à la ville de Bucarest (les séquences 10 et 11 de Pas de deux), « Bordel de l'Europe entre les deux guerres ». Les citations de Paul Morand ne réussissent à rien sauver d'un charme à jamais perdu.

... une capitale, à laquelle le pouvoir communiste enlevait chaque jour un petit peu plus son passé. Rendue ainsi méconnaissable, à force d'être défigurée, Bucarest n'arrêtait pas de se recroqueviller. (p. 125)

Cette prose, d'une richesse, d'une épaisseur inouïe, avance ainsi sous la forme d'un crescendo vers la séquence finale, L'île de l'Âme, organisée autour du thème récurrent d'une île fabuleuse sur le Danube – la boucle se ferme – dans la zone du défilé Les Portes de Fer, Adda-Kaleh, tuée, noyée, anéantie, afin d'édifier une affreuse hydrocentrale communiste. Comme dans les deux autres séquences du roman, il y a bien une ou plusieurs histoires qui se tissent, s'entrecroisent, il y a des personnages, comme le professeur et savant français Douais, revenu sur l'île faire de fantaisistes recherches, entraîné par un bizarre homologue roumain, Teodoreanu, rencontré dans un congrès, des femmes, Gratiela, la femme de Teodoreanu, leur fille Roxana qui s'enfuit au fin fond de la Moldavie, dans le village perdu de Voutcani où sa trace se perd. Il y aussi un vague ami, le docteur Mouteanou qui mélange sans façon hypothèses scientifiques et légendes, contes de fées et folklore. Un monde fascinant et saugrenu à la fois, un « univers secret » (p. 150), envoûtant et trompeur, un « pays de contrebande [où] l'interdit n'était qu'une invitation détournée à le transgresser » (p. 168).

Les femmes sont belles et voluptueuses à Adda-Kaleh, la végétation luxuriante, les senteurs enivrantes. Le charme unique de ce « ruban de terre sablonneuse en forme de virgule » (p. 147) vient surtout du mélange de cultures et de civilisations, de couches temporelles et géologiques incontrôlables qui la forment.

A une certaine période, la population était plutôt variée. Turcs, roumains, serbes, bulgares, hongrois, juifs séfardes se partageaient le petit paradis à même le Danube, qui refusait farouchement de se laisser dompter. Puis avec les épreuves du temps n'y restèrent plus que des turcs et quelques roumains fourvoyés. (p. 167)

Si l'écriture de l'auteure n'était pas aussi poétique et élaborée, on aurait pu qualifier ces pages consacrées à l'île Adda-Kaleh de véritable « monographie » d'un endroit disparu mais que l'on ne devrait pas oublier.

Une information abondante, historique, géographique, culturelle nous est offerte sans la pédanterie du savant mais avec amour et une veine stylistique d'une grande force :

Seule la mosquée, érigée sur les décombres d'une ancienne église franciscaine démolie par les ottomans lorsqu'ils ont enfin réussi à enlever l'île aux autrichiens, osait encore faire face au fleuve démonté à l'approche de la nuit, sans craindre le mugissement sauvage de ses vagues en train de se briser contre les remparts de la cité. (p. 166)

Si « l'histoire » est dans *Amours de contrebande*, comme on le disait, difficile à saisir et même à suivre – c'est sans doute l'intention de l'auteure de fourvoyer son lecteur – les qualités de sa prose sautent aux yeux, frappent presque au sens propre. Une langue française étalée dans toute sa beauté, creusée dans ses nuances les plus fines. Les pages compactes d'une grande densité alternent avec des dialogues et des noyaux narratifs des plus authentiques. L'auteure manie avec aisance plusieurs registres d'écriture selon les méandres de sa savante construction.

Le lecteur un peu averti aux deux univers culturels – français et roumain – qui se côtoient dans le roman cherche les éléments d'hybridité dérivant du bilinguisme et du biculturalisme. Ils sont là, enchevêtrés de façon naturelle, des fois par des noms propres adaptés (Teodoreanu, Mouteanou, Rotarou, Dimbovitza) ou bien par des mots roumains reproduits tels quels, avec ou sans explication (crivat, moust, mititei, ibrik) et une seule fois une traduction, une strophe de L'œuf dogmatique de Ion Barbu, reproduite en version roumaine en note (p. 86). Le patrimoine culturel, mythologique roumain est présent aussi avec une page mémorable sur Dracula, « Le Fils du Diable », avec les chansons tziganes, avec « une forêt de pendus » (clin d'œil au lecteur roumain), avec les papes orthodoxes ou bien la légende du Maître Manole (pas nommé pourtant) et tant d'autres « échos » roumains qui parsèment le texte.

Amours de contrebande d'Irina Adomnic i, un livre à lire et surtout à relire, afin d'absorber, d'en déchiffrer progressivement les secrets et les énigmes.